Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 35

Artikel: Le dimanche à Londres
Autor: Sensine, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197710

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-septième année. N° 35 Samedi 2 septembre 1899.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton: 15 cent. — **Suisse:** 20 cent.
Etranger: 25 cent. — **Réclames:** 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le dimanche à Londres.

Tous ceux qui ont vu Londres en hiver et par la pluie en ont gardé une impression très défavorable. Ils parlent surtout du dimanche londonien comme d'une chose absolument lugubre. Taine, pourtant un des plus grands admirateurs de l'Angleterre, dit qu'alors la ville a l'air d'un immense cimetière et que la vue du brouillard vous donne le spleen, vous fait comprendre le suicide.

En été, par les beaux jours, comme j'ai pu m'en convaincre dans un récent voyage, le spectacle est tout à fait différent. Le mouvement de l'immense métropole diminue beaucoup, il est vrai, et les maisons gardent toujours la triste couche de suie qui gâte les plus beaux monuments, mais le soleil met de la gaîté dans les vastes artères de la ville et il y a bien des choses intéressantes à voir.

D'abord les églises où s'entassent des foules recueillies. Les cérémonies y sont fort belles et la musique de premier ordre. Les Anglais qui ont eu longtemps la réputation d'ignorer même la justesse, chantent au contraire très bien. C'est plaisir d'entendre leurs psaumes et leurs cantiques sous les voûtes de Westminster Abbey ou de St-Paul.

Au dehors, après le service, c'est dans les parcs que la vie dominicale se concentre, la vie mondaine et la vie religieuse, car les pelouses deviennent des lieux de culte où vont prêcher des pasteurs de toutes les confessions.

La vie mondaine est caractérisée par un défilé charmant de dames en grandes toilettes claires. Avec leur belle carnation rosée, leurs yeux de pervenche, beaucoup semblent des fleurs animées sous la verdure tendre des arbres. Autrefois les Anglaises s'habillaient très mal, aujourd'hui elles peuvent rivaliser avec les Parisiennes et les Viennoises. Tout au plus pourrait-on leur reprocher un goût excessif pour les couleurs trop voyantes : j'ai vu bien des verts et des jaunes qui m'ont choqué et m'ont semblé peu dignes de Ruskin et de la *Religion de la Beauté*.

La vie religieuse des parcs est très intéressante à observer, surtout pour un étranger; on y voit des spectacles qu'on ne rencontre dans aucun autre pays. A *Regent's-Park*, un immense parc où, par parenthèse, la ville de Lausanne danserait à l'aise, j'ai passé un après-midi à regarder et à entendre et j'ai vu des choses qui m'ont vivement intéressé. Vers quatre heures, quand la foule des promeneurs afflue, on voit arriver dans les allées et sur les pelouses des prédicateurs ou des *prédicatrices* populaires et des meetings religieux s'improvisent aussitôt. Le premier orateur que j'entendis était une femme d'une soixantaine d'années ; elle avait l'air absolument angélique, malgré les bandeaux neigeux encadrant sa figure et les rides de son front pâli. Une exquise douceur était répandue sur toute sa personne. Elle monta sur une chaise et, tranquillement, le regard perdu comme dans un rêve mystique, elle se mit à parler des devoirs du chrétien. Une cinquantaine de personnes l'écoutaient et buvaient ses paroles, empreintes d'une profonde foi. Quand elle eut fini, elle entonna un cantique que l'assistance chanta aussi, puis elle dit à ses fidèles de fermer les yeux, qu'elle allait prier. Après la prière, elle les congédia avec un sourire très doux, par ces mots qui me sont restés : « Maintenant, allez en paix au devoir et à la joie. » Et elle se perdit dans la foule.

Tout près de là, dans un autre groupe, je vis un matérialiste exposant ses idées antichrétiennes. Il était, lui aussi, monté sur une chaise et son regard était perdu dans le vide. Je crus d'abord qu'il faisait un sermon sur un texte biblique, mais je reconnus bientôt qu'il parlait contre l'immortalité de l'âme. Le piquant c'est qu'il invoquait constamment, non pas Hobbes et les matérialistes anglais, mais... je vous le donne en cent... la Bible elle-même. Cette manière d'argumenter me parut tout à fait couleur locale. A côté de lui se trouvait une vieille dame à l'air furieux, qui prenait force notes, je suppose pour pouvoir le réfuter. Il avait peu d'auditeurs et ses affirmations, pourtant peu orthodoxes, ne parurent choquer aucune autre personne. Ceux qu'ils contrariaient dans leurs opinions écoutaient deux minutes et s'en allaient en haussant les épaules.

Il y avait plusieurs pasteurs un peu plus loin, qui prêchaient dans d'autres groupes. Je ne les comprenais pas tous parce qu'ils parlaient en général avec une grande rapidité en avalant la moitié des syllabes. Les Anglais aiment beaucoup les abréviations. Ce qu'on appelle en philologie la *loi du moindre effort*, se trouve merveilleusement réalisé chez eux. Pour les étrangers qui savent l'anglais plus théoriquement que pratiquement, c'est un supplice.

Quelques-uns, cependant, parlaient très distinctement, en articulant bien, et j'eus du plaisir à les entendre. L'un d'eux, grand et maigre, tout d'une pièce, raide comme un bâton, le vrai type du clergyman des pièces de théâtre, donna lieu à une scène qui m'amusa beaucoup et me fit voir en même temps la grande tolérance dont on jouit en Angleterre. Il parlait fort tranquillement sur ce sujet peu passionnant : « Pour être bon Anglais, il faut être bon chrétien et honnête homme. » L'auditoire trouvait excellentes ses raisons et applaudissait. Tout à coup, voilà un individu ayant les allures d'un marin, avec des épaules carrées, la face rouge, de grosses mains calleuses, qui se met à protester. Il le fit en termes peu parlementaires, car je l'entendis qui criait : « Fermez votre bec ! Vous autres chrétien, vous êtes des bêtes ! » Je crus que les auditeurs allaient le boxer, mais ils se contentèrent de rire en haussant les épaules. Quant au pasteur, il s'arrêta, croisa tranquillement ses bras sur sa poitrine et lui dit sans colère : « Mon cher ami, quand vous aurez fini de brailler, je continuerai. »

Le protestataire fut démonté par ce flegme ; je le vis s'en aller l'oreille basse, un moment après. Je dois dire qu'il me parut avoir fêté Bacchus outre mesure.

Tous ces orateurs en plein vent avaient naturellement une éloquence tout à fait populaire, bien adaptée aux foules qui les écoutaient. Le dernier que j'entendis me frappa beaucoup sous ce rapport. Il parlait d'abord si distinctement que je ne perdis pas un mot de ses paroles. Puis il ne cherchait pas, comme on dit, midi à quatorze heures. Son sermon roulait sur ce lieu commun que les « mômeries ne servent à rien ; que pour faire son salut, il faut vivre chrétiennement, c'est-à-dire moralement. » A un moment donné, voulant illustrer son discours d'un exemple, il s'écria : « Voyez-vous, mes frères, quand j'irai là-haut, Dieu ne me demandera pas si j'ai été un bon théologien, mais si j'ai fait mon devoir de fils, d'époux et de père, si je peux le prouver, il me dira : Allons, entrez, entrez, Smith. »

Ce discours entremêlé de paroles joviales se tenait sur une voiture découverte où était entassée toute la famille du pasteur : la mère, une dizaine d'enfants, le fiancé d'une des filles. Evidemment l'orateur n'avait rien d'un Bossuet ou d'un Vinet, cependant il allait aux cœurs de ses ouailles. On sentait qu'ils étaient heureux d'entendre cette bonne parole, un peu terre à terre, mais loyale et convaincue.

C'est dans les églises d'Angleterre qu'on entend les grands orateurs britanniques, ici la parole est tout autre. Ces cultes improvisés des parcs sont cependant bien intéressants, sur ces pelouses d'un vert tendre, sous ces beaux arbres anglais où filtre pendant l'été une lumière pénétrante et douce.

HENRI SENSINE.

Dans le ravin.

Par une belle journée d'août, engagé dans un des sentiers pittoresques qui serpentent dans les bois de sapins entre Plombières et le Val-d'Ajol, un paysan cheminait.

C'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, fort et robuste comme un montagnard ; il regagnait sa demeure, une ferme perdue dans la montagne.

Il revenait de la foire de Plombières d'où il ramenait du bétail ; il marchait d'un pas un peu alourdi, car il était fort encombré. Il portait sur son dos une grande chaudière en fonte destinée à la cuisson des pommes de terre ; de la main droite il tenait un long bâton ferré, de ceux dont on se sert pour les ascensions ; de la même main, il tenait encore une paire de poulets vivants attachés par les pattes ; de la main gauche, il traînait, au moyen d'une corde, un veau qui poussait des beuglements plaintifs.

Une jeune femme, une étrangère sans doute en villégiature dans les Vosges, s'était engagée derrière lui, dans le même sentier.

Pour dissiper les ennuis de la route, le paysan chantait à pleine voix une sorte de romance printanière sur un air langoureux :

Ce matin, ouvrant ma fenêtre,
J'ai vu les feuilles reverdir ;
Poussant un soupir de bien-être,
J'ai senti mon cœur s'ébaudir.
C'est le printemps qui nous ramène
Le chant des merles, des pinçons ;
Les fleurs vont tapisser la plaine,
Les bois, retentir de chansons.

Le paysan s'arrêta un instant pour se reposer ; l'étrangère fut obligée de l'imiter, car il barrait complètement le sentier qui était très étroit.